
L'escalier

L'escalier

L'escalier. *Son œuvre*. Combien de fois nous a-t-il rebattu les oreilles avec cette histoire ? *Pas peu fier*. Les croquis, les plans, les découpes, la mise en place. Lui, tout seul. Bravo maestro ! Chapeau l'artiste !

Des tâtonnements, des hésitations, des erreurs suivies de colères, des mois durant lesquels sa femme dut emprunter l'escalier extérieur, enceinte, puis bébé dans les bras, risquant la chute sur chaque marche verglacée ? Plus rare qu'il en parle.

L'escalier. *Son escalier*. Chef-d'œuvre. Le sien. Bientôt le mien.

Premier samedi d'août. Direction la maison de campagne. Enfin. *Parenthèse*. Juste une parenthèse. Le coffre chargé, le chien, le chat et les gamins entassés sur la banquette arrière, nous voilà partis pour une heure et quart de route. Le front collé à la vitre arrière droite, je suis soulagé de quitter cette baraque, son atmosphère étouffante, ma chambre, juste au-dessus de celle de mes parents. Les tomettes rouges où je colle mon oreille chaque nuit, rongé par l'angoisse de ce que je pourrais entendre et de ce qui pourrait m'échapper si je m'endormais lâchement, comme mon frère, dont le souffle régulier me parvient de la chambre voisine. *Dormir ? Trahir*. Il dort. Il dort et cela fait de lui un salaud. Pour toujours.

L'épaisseur des murs d'une maison protège du froid l'hiver et de la canicule en été. Elle enferme aussi. Elle pose un couvercle hermétique sur l'assourdissant vacarme de la machine à laver le linge sale en famille. *Soulever le couvercle*. Bientôt.

Là où nous allons, les parois qui séparent notre logement de celui de mon oncle sont très fines. Je vais pouvoir dormir. *Parenthèse*. Quatre semaines. Ensuite ?

C'est la seule fois où j'ai vu ma mère prendre un fou rire. C'était étrange. Un peu gênant. Comme si la légèreté lui était étrangère. Nous étions à quelques semaines des grandes vacances. Mon frère était malade. Encore. *Fragile, le grand garçon à son papa*. Le docteur Branchi avait été requis à son chevet. C'est en redescendant de la chambre de Cyril que l'incident est survenu.

Je me souviens des mots du médecin, soucieux que ma mère ne culpabilise pas de rire à ses dépens. Un vieux monsieur, un peu guindé, mais chaleureux. Médecin de famille à l'ancienne. Personnage à la Balzac, davantage qu'à la Simenon. Je ne l'ai pas vu tomber. J'ai juste entendu le bruit provoqué par sa chute, puis le rire de ma mère et les excuses qu'elle tentait de formuler, entre deux éclats de rire.

— Voir tomber un cheval donne envie de pleurer. Quand c'est un homme, cela provoque un fou rire. C'est ainsi ! Personne n'y peut rien. Ne vous excusez pas, chère madame.

Les mots de cet homme, riant de bon cœur de son ridicule, les quatre fers en l'air. Ma mère ne pouvant se contenir. Et mon père, imbécile absolu, incandescent de rage rentrée, la fusillant d'un regard *tu perds rien pour attendre* que je connaissais trop bien... et moi, tendant la main au médecin pour l'aider à se relever. Regardant mon père, figé comme un santon en haut de son escalier. Moi, et ce projet que je venais d'arrêter. *L'escalier*. Ce putain d'escalier.

Dans la Chrysler, le paysage défile trop vite pour que je puisse fixer une image plus qu'une autre. À la sortie d'un long virage sur la droite, j'aperçois la camionnette blanche, là depuis des années, et son panneau « *Casse-croûte à toute heure* » fiché au bord de la route. Je ferme les yeux. J'attends la suite. Toujours la même. Mon crétin de frère réclame un arrêt pour manger une barquette de frites. Crétin un jour, crétin toujours. « *Pas le temps* », répond mon père. Ma mère ne peut s'empêcher d'insister. La tension est à son comble. Elle le restera durant la dernière demi-heure de trajet. J'en veux à mon frère de ne pas savoir se taire. Comme je lui en veux de s'endormir quand je reste aux aguets. *Tomettes rouges. Froides*. Les aiguilles fluorescentes de mon réveil. Les heures qui défilent. Et lui, qui dort. Le seul fils de pute dont la mère soit une sainte.

Le docteur Branchi s'était relevé. Douleur en bas du dos, poignet droit écorché. Rien de méchant. Il avait buté sur la dernière marche. *Putain d'escalier.*

— Heureusement que vous n'avez pas trébuché d'en haut, lança ma mère, une fois maîtrisée son hilarité honteuse.

Maman. Comment aurait-elle pu imaginer la manière dont ses mots allaient résonner en moi ?

Tandis qu'elle raccompagnait le médecin, se confondant encore en excuses, mon regard se porta avec une acuité nouvelle sur le chef-d'œuvre de mon géniteur qui, au même instant, disparaissait sans un mot.

Emmarchement réduit, absence de rampe ou de garde-corps sur la droite, marches très peu profondes, particulièrement les deux premières de la partie supérieure. L'engin avait indéniablement les défauts de ses qualités. Du bon boulot. *Chapeau l'artiste !*

Nous finissons par arriver. Sitôt les bagages déchargés, volets et fenêtres ouverts, frigo et placards à provisions remplis, steak-coquillettes avalés, je fonce dans la chambre que je partage avec Cyril. J'enfile mon short, mes baskets, et cours dans le jardin redonner vie aux jeux abandonnés onze mois plus tôt. Durant quatre semaines, je vais pouvoir m'endormir, abruti de fatigue, entre des murs merveilleusement minces.

Notre maison de famille se trouve à la sortie du village, un peu après l'église, au bas du chemin sinueux qui mène au cimetière. C'est une grande demeure, divisée en trois parties. L'entrée se fait par une cour intérieure encaissée au pied de la bâtisse principale. L'aile Ouest est occupée par la mère de mon père. La « Mémé ». Un visage qui apparaît furtivement derrière la fenêtre de sa cuisine, une main qui écarte un rideau. Une blouse bleue à fleurs blanches qui se déplace en silence. Une canne qui montre, qui menace, qu'il faut rapporter quand elle a été oubliée. De gros yeux écarquillés derrière des lunettes aux verres épais et à la monture en écaille. Des cheveux gris filasse, maintenus en chignon par un peigne en bois d'ébène. Un corps noueux de cep de vigne. Elle me déteste. J'aime autant.

La partie centrale de la maison s'élève sur deux niveaux. Au rez-de-chaussée, l'atelier, ses odeurs de suie, ses outils rouillés suspendus au-dessus d'un établi encombré de découpes de bois. Une montée d'escalier permet d'accéder à l'aile la plus récente du bâtiment. Un appendice de dix mètres sur six, scindé en deux parties de même superficie. Accolées à la bâtisse ancienne, les trois pièces dévolues à mon oncle, ma tante et Pierre, mon cousin. Dans le prolongement, notre logis, donnant sur le jardin, tantôt stade olympique, tantôt champ de bataille pour petits soldats en plastique, central de Roland-Garros, selon nos envies et notre inspiration.

Vouer aux gémonies. Humilier. Maudire. Honnir. Couvrir de honte. J'ai relu la définition des dizaines de fois. Œil pour œil, dent pour dent, connard ! Talion. L'autre matin, alors que je le suivais pour rejoindre le rez-de-chaussée, j'ai remarqué qu'il ne prenait pas la peine d'allumer la lumière avant de descendre l'escalier. Pas très prudent. Arrivé en bas, il a passé son doigt sur le haut du meuble télé, à la recherche d'un prétexte pour déverser sa haine. *Putain, c'est pas possible ! Tu fais quoi de tes journées, feignasse ? C'est plein de poussière dans cette baraque !* Maman n'a pas répondu, alors il a crié plus fort. *Tu vas me répondre, espèce de bâtarde ?*

Je suis passé à côté de lui, ai rejoint maman. Elle était en pleurs, assise sur une chaise, dans la cuisine. Je l'ai regardé, ce connard. *Baisse les yeux, petite merde.* J'ai obtempéré. J'ai repensé à cette lumière qu'il n'allumait pas, me disant que, décidément, ce n'était pas prudent.

Les jours passent. Ma mère revit, elle aussi. Mon père est souriant, serviable avec tous, aux petits soins avec la mémé. Elle jubile, la vieille. À un détail près : « *Tu n'as pas de chance mon pauvre petit d'avoir hérité d'un gamin pareil. Toi qui es si gentil ! Je sais bien qu'il tient de sa mère, mais tout de même...* ». Le cep de vigne à tessons de bouteille m'a surpris en train de pouffer de rire au moment où elle butait dans une marche de l'escalier en pierre qui mène à son entrée. Elle s'est empressée de cafter à mon père. Quand on sera de retour à la baraque, je vais entendre parler du pays. Pour l'instant, mon père garde ça pour lui. Pas de vague en présence de son frère.

Comme chaque année, insidieusement, s'installe l'illusion que cette paix factice pourrait se prolonger. Et puis, progressivement, à l'approche du retour, des signes, à peine perceptibles,

ressurgissent. Un sourire qui vire au rictus, une main qui se referme avec force autour d'un poignet quand le tonton détourne le regard... et tous les espoirs s'envolent.

La veille du départ, l'angoisse m'envahit à nouveau lorsque je fais ma dernière toilette de chat dans la cuisine. Je sais que mon père va bientôt tomber le masque, se libérant d'un mois de frustration. Je me prépare à retrouver ma chambre. Les tommettes froides. La peur. La pisse chaude qui me réveille en coulant le long de mes jambes. Humiliation autoprogrammée. *Tommettes rouges*. Rouge sang. Je me prépare. J'ai un projet. *Chasser la peur*. Agir. Et puis, après, enfin, dormir sans en avoir honte. Se réveiller autrement qu'en sursaut dans une odeur d'urine.

Gemoniæ scalæ. Escalier aux gémissements. *Putain d'escalier*. J'en connais maintenant les moindres caractéristiques. Parfois, je redoute que Cyril ou le Vieux finissent par se douter de quelque chose tellement je passe de temps à l'observer. D'en haut, allongé dans le bureau quand le maître des lieux n'est pas en train de refaire les comptes pour la millième fois. D'en bas, dans le recoin juste en-dessous, d'où il m'est facile de repérer les détails qui pourraient contrarier mes plans. *Mon projet*. Je sais exactement quelles marches grincent, celles qui offrent le moins de surface où poser le pied. L'autre jour, alors que j'étais occupé à quelque vérification, mon frère m'a demandé pourquoi je jouais à faire débarouler mon *Big Jim* du haut de l'escalier. *T'as un grain, toi. Tu vas finir par le casser ton bonhomme, crétin !* Comme je ne lui répondais pas, il m'a enjambé pour s'engager dans l'escalier. Sur la troisième marche, en partant du haut, j'avais laissé trainer un gobelet en plastique dans lequel j'avais bu du jus de raisin. Cyril l'a vu au moment où il s'apprêtait à mettre le pied dessus. Il a très légèrement perdu l'équilibre avant de se rétablir, prenant appui de la main sur le mur recouvert de lambris. *Putain, fais gaffe, merde ! J'ai failli me casser la gueule avec tes conneries...*

Bien qu'il ne pleuve pas encore, le ciel est saturé de nuages. À travers la vitre de ma portière, le paysage défile à nouveau, tout aussi vite qu'à l'aller, mais l'impression qui s'en dégage n'est plus la même. Les tournesols à bout de souffle regardent vers le bas, les blés sont coupés. La

nature a perdu de son éclat. Tout est plus sombre, plus terne. Mon père a cessé de sourire immédiatement après notre départ et un dernier salut adressé de la main à son frère.

Le silence s'installe dans la voiture. Je m'attends à ce que cela ne dure pas, persuadé qu'un torrent de reproches va bientôt déferler sur ma mère. Perdu ! C'est sur moi que la foudre s'abat. Je n'ai pas été correct avec la mémé. « *Tu n'es vraiment qu'un petit con ! Aucun respect pour ta grand-mère ! Si seulement tu savais...* ». Je ne sais pas, et je m'en fous. Je l'emmerde la mémé. Qu'elle crève ! Tout ça, je le pense. Mais, bien sûr, ça reste dans ma tête. Il me fusille du regard, dans le rétroviseur. « *Baisse les yeux, petite merde.* » J'obtempère. *Tenir ma langue.* Encore deux ou trois jours. Deux ou trois nuits. Besoin de revoir quelques détails. Ensuite... œil pour œil, dent pour dent. *Talion.*

Veillée d'armes. Je suis le seul à mesurer l'imminence du bouleversement qui va se produire. Je regarde le visage de ma mère, celui de mon frère. Ils ne savent pas. N'imaginent pas. Troublant. Je vis l'ordinaire absolu du déroulement de la soirée comme une étrangeté. Il y a quelque chose d'irrationnel dans ce conformisme, au regard de ce qui va suivre. La tension lors du repas est à la fois bien réelle, palpable, et tellement habituelle. Les insupportables bruits de bouche du vieux. Les remarques blessantes qu'il distille, jouissant du pouvoir qu'il détient d'imposer le silence. *Soumission. Talion. Œil pour œil.*

Gemoniæ scalæ. Il ne manquera que le public. Les gémissements, je les espère. Je les attends.

Il dort. Je le sais. J'entends son souffle régulier, ce léger ronflement qui me parvient à travers la mince cloison qui sépare nos chambres. Il dort. Pourtant, il sait. Il sait, et il dort. Comment peut-il ? Je ne peux pas le comprendre. Dormir, c'est trahir. Je le hais. Lui aussi. Presque autant que l'autre. Je le hais avec d'autant plus de force qu'il prétend m'aimer. Comment peut-il ?

La nuit dernière, comme tant de fois depuis des années, les cris de douleur, les supplications de maman, ne laissaient aucune place au doute sur ce qui se passait. Pendant que je descendais

l'escalier, l'autre, celui qui relie le premier au deuxième étage où se trouve ma chambre, je me préparais. J'anticipais pour ne pas être paralysé par la terreur.

Parfois, faire irruption suffit. Parfois non. Évaluer la situation, rapidement. Flingue sur la tempe ou juste les mains qui enserrent le cou ? Et puis, surtout, les yeux. Ce qu'ils traduisent du degré de folie, de jubilation de celui qui insulte, humilie, transcendé par son pouvoir de nuisance. Agir en automate. Parler, calmement. Ne pas pleurer. *Surtout, ne pas pleurer.* Faire un bond en avant dans le temps, à l'âge adulte, ne pas se pisser dessus. *Surtout pas.* L'appeler par ce mot qu'il n'incarne pas. Lui tendre un miroir dans lequel il pourrait voir sa part d'humanité. *Papa, s'il te plait. S'il te plait papa...* retenir l'envie de vomir que le miel de mes mots me fait ressentir. Monter dans le lit, comme on pose les pieds sur la mince couche de glace d'un lac gelé. Les sens en éveil, à l'affût de la moindre réaction, d'un mouvement, d'un bruit. Un genou, une main, l'autre genou, l'autre main, avancer doucement, au centre du lit. Le flingue tourne son regard de cyclope et me fixe. *Papa... papa...* Le poignet qui tient le flingue se relâche légèrement. Moment de bascule. *Sens en éveil.* La folie reflue, regard perdu, presque implorant. *Elle me pousse à bout ta mère... si tu savais...* Mentir. Mentir pour ne pas mourir. *Je sais papa... donne-moi ça, s'il te plait... donne-le-moi, papa...* se coucher, entre eux. Ça pue. La peur, mêlée à son odeur à lui. Il pue. *Tu pues, tu pues, tu pues...* Plus jamais je ne t'appellerai papa. Plus jamais.

Il dort. Je me suis allongé sur les tommettes. *Rouges. Froides.* L'accomplissement de mon projet nécessite que, cette nuit, le vieux foute la paix à maman. Les minutes passent. J'entends sa voix à ce fumier. Sa voix de lendemain honteux, quand il jure qu'il ne recommencera plus, implore le pardon. Elle se tait. *Se taire, pour ne pas mentir.* Se taire, pour ne pas mourir. Vivre ? Non, ne pas mourir. Juste ça.

1 h 30. Sa voix s'est tue depuis dix bonnes minutes. Son réveil va sonner dans 3 h 00. J'attends encore un peu. J'écoute. Rien. Il est temps.

Je descends de ma chambre jusqu'au premier. Lentement, précautionneusement. Jambes écartées pour ne pas faire gémir les marches. Les gémissements, c'est pour plus tard. *Gemoniæ scalæ.* La porte du bureau est fermée. Merde ! À tâtons, je cherche la poignée, l'abaisse, doucement. *Silence.* J'entends les ronflements du vieux. *Le vieux, pas papa. Plus jamais. Le vieux, à jamais.* Je suis pieds nus. Le sol est froid. Cela n'a pas d'importance. J'ouvre la porte. Léger grincement. J'attends. Rien. Je rentre dans le bureau, saisis la Majorette, modèle GP

Ligier que j'ai laissée à dessein sur le rebord de la fenêtre. C'est celle qui roule le mieux. Cyril ne s'est pas aperçu que je lui avais piquée. *Coup de chance*. Je me mets à plat ventre sur le sol, juste au-dessus de l'escalier. Je prends le temps de bien me positionner, de respirer, calmement. Ne pas trembler, ne pas laisser échapper la voiture. Agir vite, mais sans précipitation. Je place la voiture avec application sur la troisième marche, celle qui amorce le virage et offre le moins de surface où poser le pied. Je me redresse. *C'est fait*. Dans la pénombre, impossible de distinguer la présence d'un objet à cet endroit. Remonter, sans attendre, de peur que l'hésitation me prenne. *Œil pour œil...*

Je me souviens du jour où les voisins sont venus se présenter. *Des portos*, comme dit mon père. « *Ils sont cons les Portos, mais au moins, ils sont bosseurs*, ajoute-t-il généralement, *pas comme les bougnoules.* »

Elle, petite femme ronde, souriante. Lui, pas beaucoup plus grand, moustaches tombantes, chemise à carreaux, manches retroussées, teint mat. Le gamin, cheveux bouclés, timide, tenant la main de sa mère. Juste avant qu'ils n'arrivent, le vieux avait engueulé ma mère en apprenant qu'elle les avait invités à venir boire l'apéro. *Plus conne, y'a pas ! Tu commences vraiment à me faire chier...* Et puis, il avait enfilé son masque. Souriant, avenant. Il avait plaisanté, servi à boire. La conversation s'était portée sur ce que les uns et les autres faisaient dans la vie. La femme démarrait le lundi suivant comme vendeuse à la boulangerie où nous avions nos habitudes, place de l'Église. Lui était menuisier, il venait d'être embauché par une entreprise située à quelques kilomètres de là. Les yeux du vieux s'étaient mis à briller. « *Menuisier ? Alors, il faut que je vous montre quelque chose...* »

L'escalier. Les croquis, les plans, les découpes, la mise en place. Tout le monde avait pris la direction du petit salon, afin d'admirer le chef-d'œuvre. Une vraie procession. On avait eu droit à toute l'histoire dans les moindres détails. Le voisin avait écouté, respectueusement. Il avait marqué son intérêt, posant quelques questions, avait eu un mot gentil pour complimenter. Le vieux était aux anges. Sitôt la petite famille partie, il s'était fendu d'un « *Tu vois, je t'avais dit qu'ils étaient sympas les Portos. Et bosseurs, avec ça !* », à l'adresse de ma mère. *Chapeau l'artiste !*

Je me suis recouché. Dans mon lit. Ne pas être tenté de me relever. *Dés jetés*. Une goutte de son sang pour chacune de tes larmes, maman. *Œil pour œil, dent pour dent*. Un gémissement de douleur, pour chacun de tes cris de terreur. *Talion*. J'ai fermé les yeux, flottant dans la chaleur ouatée d'une semi-conscience. Perception incertaine de bruits de sommier, de portes qui grincent, de pas qui martèlent le sol. Trait de lumière sous la porte, les pas, à nouveau, les marches qui craquent. *Escalier*. L'autre. Le sommeil, refuge. Ce soir, dormir n'est pas trahir. Sensation d'abandon, malgré les points d'interrogation qui se forment et se bousculent dans mon esprit. Les yeux qui s'ouvrent, puis se referment. S'ouvrent à nouveau. Les aiguilles fluorescentes du réveil. Floues, vues comme au travers d'un verre poli. *Mise au point*. Porte qui grince, plus bas. 3 h 15. Silence. Non, pas tout à fait. Bruits de pas. *Plus bas*. 3 h 15, pas 4 h 30... silence, brisé. *Mille morceaux*. Boucan, épouvantable. *Putain de merde ! 3 h 15 !* Cris de douleur déchirant la nuit. *Papier kraft*. Pas maman. Pas sa voix. *Plus bas*. Cris d'effroi. *Hurlements*. Maman. Sa voix. Je descends l'escalier, l'autre, manque de tomber. Je saute les dernières marches, me retrouve nez à nez avec mon père sur le palier qui mène au bureau. Lui, là. *Mais alors ?* Maman pleure, suffoque. *Plus bas*. L'escalier. « *Mon Dieu, mon Dieu... Cyril, réponds-moi...* ». Le vieux me bouscule, s'engage dans l'escalier. « *Fiston. Mon grand...* ».

Je descends quelques marches. M'arrête. Cyril est là, pantin désarticulé, hurlant de douleur. Du sang s'écoule de son oreille. Il s'est pissé dessus. Il gémit. « *Ne bouge pas, mon chéri* », dit maman. « *Papa va appeler les pompiers.* » Il pleure. *Des larmes, du sang*. Mon père, planté sur la dernière marche de l'escalier. *Son escalier*.

« *Mais qu'est-ce que tu attends ? Les pompiers, bon sang !* ». Ma mère qui crie. Il se retourne, me regarde. Il a peur. Il est faible, lâche. Je le regarde. Il sait que je le sais. Il baisse les yeux. Son regard se porte sur la Ligier échouée sous l'escalier.

Il a compris.